

Mourir à Madrid

Michel Lemaire

Volume 17, numéro 3 (99), mai-juin 1975

Discours pour l'été...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1975). Mourir à Madrid. *Liberté*, 17(3), 3-5.

Mourir à Madrid

Mais l'infini est là, gare de trains ratés.

Laforgue.

Il y avait d'abord des couloirs. Les couloirs sont des espaces vides, encombrés de portes, qui permettent aux dossiers de communiquer entre eux. Ils possèdent une réalité surprenante, spécialement dans les gares iroquoises et dans les rassemblements ferroviaires où ils apparaissent, après tout, peu différents de ceux des écoles primaires.

Je courais donc par certains couloirs, avec mes deux valises, mon parapluie, et le camion semi-remorque en bois que j'avais reçu pour mon anniversaire. Et mon arquebuse. Car je partais mourir à Madrid. Un gendarme décoré d'un trombone à coulisse m'arrêta pour me remettre un ordre de mission m'enjoignant de gagner Bordeaux où une caserne m'attendait. C'était impossible, d'ailleurs je l'avais publié: je partais mourir à Madrid, et j'avais un livre sur la cérémonie du thé à écrire en chemin.

A quoi bon entreprendre une étude comparative entre les couloirs de ministères et les couloirs de métro? Vous imaginez. J'arrivai à un douanier saurien qui me demanda mon passeport. Je l'avais mis dans la poche intérieure de mon macfarlane, mais il en sortit une déclaration des droits de la personne qu'il jugea intempestive. On me plaça donc en cellule pour un lustre avec quelques oranges. Le temps m'était long lorsque enfin on me transféra devant le Conseil des neuf Champignons. Je récusai ce tribunal: comment un champignon pourrait-il comprendre les aspirations d'un poète à qui une lettre recommandée avait soufflé l'idée (saugrenue peut-être, mais enfin) de mourir à Madrid?

Le Grand Champignon me rétorqua que c'était très complexe étant donné que je n'avais pas l'heure exacte: le train pour Madrid était parti depuis belle lurette, une éternité au moins.

— *Mais non ! il est encore en gare. De fait, il y restera toujours. Je puis donc le prendre.*

— *Voyons ! soyez logique, me répliqua-t-il, il est inutile de prendre un train qui ne partira pas.*

— *Et on ne meurt plus à Madrid, fit une petite voix malicieuse que je ne reconnus pas tout de suite.*

C'était Antimoine, toute pétillante de gaieté à la surprise qu'elle me faisait en surgissant d'une affiche vantant les mers du sud.

— *Pourquoi ne pas partir avec moi ? me dit-elle.*

— *J'ai un train à prendre. Pour Madrid.*

— *Mais pourtant tu ne veux pas mourir ?*

— *C'est bien cela !*

Sans doute avais-je répondu avec trop de vivacité. Je me mordais la lèvre en regardant Antimoine, charmante sous ses cheveux blonds, devant un océan peint en bleu (très bleu) encadré de cocotiers.

Mais le sifflement d'une locomotive me rappela à mon devoir comme mon devoir me rappelait à ma version latine à terminer alors qu'à la télévision les Pieds Nickelés jouaient leurs mauvais tours. J'ai laissé Antimoine en haut d'un escalier mobile, et j'ai poursuivi.

Après des milles marins de démarches, quatre mariages, et une bonbonnière de détails, je suis parvenu, à l'extrémité d'un couloir, au département du Petit Bedonnant. Il avait accumulé devant son bureau des stères et des stères de portes entrelardées d'intermédiaires et de secrétaires: c'était un homme important. Il se gonflait et se rapetissait comme un accordéon hexagonal. Sur son crâne, ses yeux de batracien fixaient, le droit l'horloge pointeuse aux exigences surprenantes, le gauche son ulcère lancinant, tandis que les autres me dévisageaient avec une morgue que je ne qualifierai point.

Il me dit qu'il n'y avait plus de place dans le train pour Madrid, qu'on ne mourait pas à Madrid comme cela. Et, avant

tout, avais-je rempli le nouveau formulaire? non? ... dans ces conditions ... Il me perça de tous ses yeux avec passablement de mépris. Son regard devait s'élever jusqu'à moi, mais en ce lieu, il s'abattait du haut de la bureaucratie et des formulaires en vingt-sept exemplaires.

Toutefois je devais lui être relativement sympathique; une bonne tête, la tête de quelqu'un qui veut mourir à Madrid mais qui, cependant, semble bien élevé et le demande poliment. Il me fit un signe du menton, désignant un autre quai: — Il reste encore quelques places pour la Société protectrice des animaux ...

Je demeurais sans répondre. Alors il ajouta, presque gentiment :

— Soyez raisonnable ...

Je me sentais terriblement fatigué. Autour de moi, dans les couloirs, des hommes mouraient de faim, des petits enfants, nus, mangés de mouches, ne se posaient plus de questions. Une fanfare passa, faussant sur l'Internationale. Je m'assis sur un banc, dans un parc, près d'un vieillard qui jetait du pain à des pigeons. Pourquoi irais-je mourir à Madrid? Pour qui? pour ces enfants ou pour le Petit Bedonnant? Un cosmonaute s'assit à côté de moi; lui aussi était bien fatigué. Sur son casque clignotaient de minuscules voyants de diverses couleurs. Il ferma sa visière et s'endormit, la tête sur mon épaule. Il rêvait à Antimoine, couchée sur le sable doré, regardant la mer.

MICHEL LEMAIRE